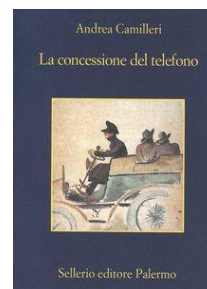


CAMILLERI Andrea, *La concessione del telefono* (1998, Sellerio, 2015)  
trad. Dominique Vittoz chez Fayard, 1999 : *La concession du téléphone*



Ou une inexorable ascension vers un dénouement tragique !

Quand on connaît l'humour et la verve narrative de Camilleri, on n'est pas surpris de la bouffonnerie pittoresque du début de ce récit. Il est construit de façon originale, alternant trois " *Cose scritte* " et trois " *Cose ditte* " pour finir sur un mixte qui utilise aussi des articles de journaux.

Le sémillant trentenaire Filippo GENUARDI , négociant en bois dans le célèbre autant qu'imaginaire Vigata en Sicile, écrit au préfet de région à Montelusa en requérant la méthode à suivre pour avoir une ligne privée entre son beau-père et lui. On est en 1891, notons-le, époque où l'obtention d'une ligne était une aventure. (D'ailleurs Camilleri est parti d'un document authentique –p.245). Hélas, dans sa missive, " Pippo " a estropié le nom du préfet, avec un P initial au lieu d'un M. Ce sera le déclencheur d'une longue saga dramatique, le préfet étant un rien susceptible, voire paranoïaque.

Une enquête sera diligentée sur le dit Genuardi, qui deviendra de fil en aiguille suspect d'accointances révolutionnaires avec ces socialistes qui polluent la Sicile.

Le malheureux jeune homme va se trouver coincé au milieu de rivalités mafieuses et de querelles domestiques. Amené par un mafieux cauteleux, don Calogero, à trahir son meilleur ami, Genuardi, quoiqu'innocent de tout ce dont il se verra accusé, se révèle au demeurant sous un jour peu sympathique, usant aussi de tentatives de corruption, voire d'assassinat.

Ce jeune homme est aussi pour sa perte un chaud lapin. Et l'on comprend à la lueur d'un secret trahi vers la fin, que non content d'exercer le devoir conjugal trois ou quatre fois par jour (délicieux moment de confession de son épouse dans un confessionnal mal insonorisé), il est aussi depuis deux ans l'amant de sa trop jeune belle-mère, épousée en secondes noces...et que la ligne de téléphone était un moyen de lui parler plus commodément.

Pour sa perte, oui, car le beau-père découvre la trahison, tue son gendre, se tue lui-même...et les petits mafieux transforment cette mort en explosion involontaire d'une bombe qui permettra de montrer que " Pippo " était bien un conspirateur et complotait le trépas d'un notable. Cela clôt ainsi un embrouillamini qui devenait gênant pour la mafia.

Si je raconte la fin, c'est qu'elle n'a aucune importance !

Car sous l'aspect caricatural de cette aventure désordonnée on trouve les critiques bien plus amères de Camilleri sur une administration tatillonne, sur la corruption et les petites magouilles qui gangrènent le pays, sur la prégnance de la mafia, sur une Sicile où les " erreurs " des fonctionnaires honnêtes se soldent par un exil en Sardaigne, la pire des punitions (Ndlr : ce fut déjà le cas pour Sénèque, qui faillit y mourir d'ennui !)

La saveur de l'humour camilleresque est comme souvent pimentée de dialogues en sicilien dans les " *Cose dette* ", assez compréhensibles pour qu'on puisse en apprécier les distorsions graphiques. S'y opposent les échanges administratifs d'une sournoise ironie sous le style impeccable, voire amidonné. IL faut se lancer vaillamment dans la lecture, qui peut paraître précisément pesante au début, pour apprécier petit à petit les six actes et épilogue de ce texte construit comme un opéra tragi-comique assez époustouflant.

Claudine LAURENT  
Mars 2017